



**HAL**  
open science

## Le rôle des mères dans Perceforest

Christine Ferlampin-Acher

► **To cite this version:**

Christine Ferlampin-Acher. Le rôle des mères dans Perceforest. WOLFZETTEL, FRIEDRICH. (ed.). Arthurian romance and Gender, Atlanta, 1995. hal-01615020

**HAL Id: hal-01615020**

**<https://hal.science/hal-01615020>**

Submitted on 11 Oct 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

**Le rôle des mères dans Perceforest**  
**C. Ferlampin-Acher**  
**Université de Reims**

Si les représentations de la Vierge à l'Enfant envahissent l'iconographie du XII<sup>ème</sup> siècle, les romans passent souvent très rapidement sur la naissance et l'éducation des enfants: leurs héros sont des adolescents ou des hommes mûrs, les femmes sont amantes ou épouses plus que mères. Perceforest, achevé entre 1337 et 1344<sup>1</sup>, est une chronique romancée narrant l'histoire de l'Angleterre depuis sa conquête par Alexandre jusqu'à sa christianisation. Quand l'auteur se montre soucieux de souligner les écarts entre ce passé révolu et son époque, il est surtout sensible à la décadence des moeurs chevaleresques et à la rusticité bienfaisante de la vie d'antan. Les relations entre la mère et l'enfant, peut-être parce que, proches de l'instinct<sup>2</sup>, elles échappent pour l'écrivain médiéval à l'histoire, ne paraissent pas avoir évolué: on pourra glaner dans les quelque deux mille folios de ce roman des renseignements concernant la réalité médiévale, mieux connue grâce à des études récentes<sup>3</sup> et cerner la part de la vision littéraire.

**I. "Le bon fruict vient de bonne ente et ainsy du contraire" (l. I, p. 219)**

Dans le livre I de Perceforest, dans l'Angleterre il y a peu encore soumise à des hommes sans foi, s'imposent progressivement des moeurs policées. Le rapt et le viol, pratiqués par les mauvais chevaliers du lignage de Darnant sont proscrits: Belinant explique que quand *le Dieu de Nature fist toute creature qui est engendree par copulacion, il luy pleut que la fumelle fust obeissant au masle, mais qu'elle fust dame de son corps et que le masle ne peust monstrier haussaige contre sa volenté* (l. I, p. 400). A cette époque, les bases de la courtoisie sont posées. Cependant les épisodes amoureux du roman ne correspondent ni à l'état de violence passé ni à l'idéal du consentement mutuel: l'homme en effet se trouve la plupart du temps en position d'infériorité, victime de sa *complexion*, de *Nature*, de *Vénus* ou de séductrices rusées, et la conception des enfants est entièrement du ressort des femmes et des puissances féminines. *Vénus* et son facétieux *chapelain*, le *luiton* *Zéphir*, ne laissent guère l'initiative aux vaillants chevaliers.

Même le motif du rapt, symbole de la virilité conquérante, est détourné de sorte que l'homme perde l'initiative. Ainsi dans l'histoire de Dorine qu'a épousée le vieux roi des Sicambres, il faut l'aide et l'accord de *Zéphir* pour que *Passelion* enlève la dame. Le *luiton* emporte fréquemment d'autorité les chevaliers dans les airs pour les conduire chez leurs épouses quand le moment est propice. Il en va ainsi pour *Troilus* et le *Tor* qu'il soustrait pour une nuit à la vie aventureuse: ils *besongnerent tellement a leur plaisances que, ains qu'ilz se descouchassent le matin, ilz laisserent chascun leurs femmes enchaines d'un beau fils* (l. IV, p. 251).

Il n'est pas rare que des demoiselles *faees* retiennent les chevaliers errants, passent la nuit avec eux et les laissent repartir sans qu'ils sachent qu'ils seront pères. Le désir d'enfant se confond en elles avec la volonté de fonder une lignée valeureuse. Les fées séductrices dans Perceforest ont en effet un caractère original: elles sont plus mères qu'amantes. *Capraise* veut séduire *Gallafur non*

*pas tant por le plaisir du deduit come pour estre mere du fruit qui devoit issir du chevalier come prophetisé estoit* (l. V, f. 146)<sup>4</sup>. Conception merveilleuse et bâtardise fabuleuse vont de pair. Alexandre est retenu quinze jours dans le château de Sebille, la dame du Lac, alors qu'il croit n'y être resté qu'une nuit. Les détails sont escamotés mais *la dame demoura ençainte du roy d'un filz, dont de ce lignaige yssy le roy Artus* (l. I, p. 242). Sebille ignorait qui était Alexandre, elle voulait seulement lui *jouer* un tour en le gardant ainsi sans qu'il le sache. Dans le livre V, les quatre nièces de Morgane séduisent les chevaliers qu'elles savent issus du lignage valeureux de Perceforest: les trois aînées, satisfaites, enceintes du *bon fruit* qu'elles espéraient, laissent repartir au matin les

pères qui ont perdu la notion précise de ce qui leur est arrivé. Gadiforus, qui a cru que passer la nuit avec la *pucelle* lui permettrait d'accomplir avec succès une aventure, a été dupé, puisqu'au contraire il s'agissait d'une épreuve de chasteté: le héros, Gallafur, saura résister aux demoiselles, et gardera *vermeille* l'épée qui noircit lorsque celui qui la porte succombe aux charmes des jolies fées. Ces rencontres fugitives sont en quelque sorte des hiérogamies et sont à l'origine d'augustes lignées.

Dans le cas d'unions scellées par le mariage, la part laissée à l'homme n'est guère plus importante. Lors de la "nuit de noces", la conception n'est pas décidée par l'épouse, jeune et innocente, mais par des puissances tierces, souvent des figures féminines, Vénus ou Nature. La déesse Vénus conseille au jeune Troilus de cueillir *par la raie le fruit ou gist la medecine* lorsqu'il sera près de la belle Zelandine (qu'il finira par épouser), mais celui-ci reste *marry qu'il n'entendoit point la substance des motz*<sup>5</sup> (I.III, t. 3, p. 80). Plus tard, la déesse, qui se trouve à côté de lui près du lit de la demoiselle, est irritée de voir qu'il ne sait que faire: elle *en eut despit, pourquoy elle esprint son brandon, dont elle embrasa tellement Troylus qu' a pou que la chaleur ne le faisoit yssir du sens. (...) La belle Zelandine en perdy par droit le nom de pucelle. Et ce lui advint en dormant et sans soi mouvoir en rien fors tant qu'en la fin elle jecta ung grief souspir (...). Sy fut tant espouenté qu'il ne osa dire mot ains se tira ung pou arriere d'elle pour nier le cas se elle l'en eust voulu acuser* (I. III, t. 3, p. 89-90).

Même lorsque l'homme est aussi expérimenté qu'Estonné, grand amateur de dames, il ne maîtrise que fort peu la situation. Ainsi le vaillant Ecossais voit sa nuit de noces lui échapper. Il s'impatiente tandis que les invités mènent longuement la mariée danser, puis c'est en vain qu'il tente de franchir la porte d'une chambre qu'il croit être celle de son épouse. Il se heurte sans cesse à un obstacle jusqu'à l'aube où il se retrouve dans une fontaine. Zéphir, responsable de cette mise en scène, le raille: "*Il ne t'est meshui besoing de peschier*" (I. III, t. 3, p. 119). Le jeu de mots sur *peschier* souligne la frustration masculine. Le *luiton* a perturbé cette nuit de noces parce que les étoiles n'étaient pas favorables. Plus tard, quand elles le seront, un fils sera conçu, *chief du saige Merlin* (I. III, t. 3, p. 122).

Après le mariage, les années passant, l'époux ne reconquiert pas l'initiative. La Reine Fée, mariée à Gadifer blessé à la cuisse, se retire avec lui dans la forêt. Elle lui fait boire un *breuvaige a l'oubly*, il en devient *ydeote et rassoté*. Cette potion a pour fonction de lui faire oublier ses compagnons d'armes. Mais les effets secondaires sont ceux d'un aphrodisiaque: Gadifer se sent fort bien et dit à sa femme: "*Il me plaist que nous alons couchier moy et vous car grant temps a que je n'y jeuz*" (I. II, f. 82 v-ss). Il a l'illusion de prendre la décision, mais il est en fait soumis au désir d'enfant de la reine. Celle-ci a d'ailleurs acquis une partie de ses pouvoirs en soignant Aristote, victime traditionnelle des femmes, d'une blessure à la cuisse (I.IV, p. 518) . Elle a dépossédé le philosophe de son savoir, le roi de son pouvoir: tous deux portent dans leur chair la marque symbolique d'une castration.

Les hommes sont donc privés de toute initiative, voire de toute conscience lucide (ils sont comme ivres et perdent tout souvenir de ces nuits où sont fondés des lignages illustres). Le rôle primordial de la femme apparaît dans la croyance, répandue au Moyen Age, qui veut que les enfants naissent marqués par les émotions subies par la mère au moment de la conception.

Ourseau est *pelu* comme un ours parce que la Reine Fée, au moment de concevoir, a pensé à Estonné alors transformé en ours (l. IV, p. 1002); le Bossu de Suave est difforme parce que son père, une nuit, fut *sy eschauffé* qu'il n'entendit pas sa mère demander qu'une porte soit fermée afin qu'elle ne voie plus le nain, la *laide rocatore*, qui l'effrayait (l. I, f. 212 v)<sup>6</sup>.

Il ne semble cependant pas que cet effacement masculin soit à rattacher à la misogynie traditionnelle des auteurs médiévaux: il s'agit ici plutôt d'exprimer le dénuement de l'homme face aux mystères de la naissance et de le disculper. En effet, le péché de chair est en partie racheté chez la femme par l'enfantement: c'est donc à elle de porter la faute de la conception, et non à l'homme qui ne possède pas cette possibilité de rédemption. Un rêve de Gallafur permet de cerner ce que serait la conception idéale pour un chevalier. Dans un songe

prémonitoire, il voit son corps transparent comme du cristal: *"Je vei qui se departoit du coeur une vainette estraiere trop plus clere et plus vermeille (corr. pour vermeilles) que toutes les autres. Je regardai celle a merveilles et en regardant je vey que le coer y envoioit sang trop plus pur et plus net qu'en toutes les autres vaines et bien me fut advis que c'estoit la fleur et la sustance de tout le sang qui du coer descendoit. Ce sang dont je vous touche ala tant courre qui vint au ceur et m'estoit advis que ja y avoit une goutte pendant ou fons plus vermeille et plus clere que un rubis. Tant la regardai que la viz transmuier en blancheur. Et lors fus desirant que aucune personne la venist recepvoir pour la doubte que j'avoie qu'elle ne cheist a terre. Ainsi que j'estoie en ce point, atant me fut advis que par devers moi venoit la plus noble demoiselle que oncques eusse veue tenant une coulpe doree en sa main. Il la prie de recevoir la goutte de sang: "Madame, gardez moi ce precieux joiel ". Et sachiez que bien me fut advis qu'elle en recheupt deux gouttes puis une autre et adont lui dis que (...) au chief de l'an elle le mes raportast".* Après un an elle revient avec trois enfants. Elle lui dit: *"Or en a le dieu de nature ouvré "* (l. V, f. 281). Le sang, noble symbole vital de la lignée, épuré, est offert en don dans une coupe précieuse. Dans ce rêve, l'homme exprime son désir d'avoir l'initiative sans supporter la faute, le péché de chair. Deux rôles sont nettement distingués dans cette vision idéalisante: le père procrée, et à la mère revient la responsabilité de la gestation et de la *norreture*. Le père paraît s'écarter volontairement pendant la grossesse et la prime enfance tandis que c'est contre son gré qu'il est dépossédé au moment de la conception.

## II. Quand l'enfant paraît...

De la grossesse peu d'éléments sont retenus. Priande enceinte se met à *apesandir* (l. IV, p. 156) et se retire dans la cité de Deserte avec son amie Lyriopé<sup>7</sup>. L'homme se sent impuissant, désespéré: dans une lettre posthume, Alexandre évoque la période où Seville attendait un enfant: *il m'estoit advis que le Dieu de Nature retraisist les biens qu'il administroit a la creature qui encores gisoit ou ventre de sa mère, tant que les costés commencerent a restraindre pour demonstrer qu'il n'estoit en rien a moy subget* (l. IV, p. 51). La naissance d'un enfant est un mystère et pour le grand conquérant c'est l'occasion de découvrir l'humilité. Quelques notations éparses témoignent du caractère critique de cette période. On prend soin de la femme enceinte, plus émotive: elle s'évanouit facilement (l. IV, p. 822). On cachera à Priande la mort de son époux jusqu'à l'accouchement. Le père, espérant un héritier, se soucie du sexe de l'enfant à naître. Le roi remarque tandis que son épouse est enceinte: *"Je tiens que son fruit sera grant chasseur de bois car sur toute rien elle menguë volontiers venoison"* (l. VI, f. 286 v)<sup>8</sup>.

Les accouchements de même ne sont que rapidement évoqués. Rien de surprenant à cela: l'homme est écarté de la communauté féminine qui prend en charge la parturiente; l'auteur, un clerc, le suit. Gadifer et Porus ne devront pas entrer dans la chambre de leur femme avant les "relevailles"<sup>9</sup>.

La vision édulcorée de la grossesse et de l'accouchement de Zellandine, la Belle au Bois Dormant du livre III, est significative: nourrie de lait de chèvre, celui-là même que l'on donnait aux

nourrissons, elle dort pendant neuf mois et accouche sans se réveiller. Paradoxalement, seules quelques naissances extraordinaires sont évoquées avec "réalisme". Dans le livre VI, la naissance de la Pucelle aux Deux Dragons est racontée par la dame à qui Zéphir a demandé de faire *oeuvre de miséricorde qui ne appartient pas a nul homme* en aidant la parturiente. En arrivant elle entend une voix de femme *moult piteuse*. Mue par la *pitié*, elle aide *la dame qui gisoit sur un tas d'herbes et qui reclamoit ayde de la deesse des enfantemens*. Le récit de l'accouchement est évidemment escamoté: *"tant luy aiday qu'elle fut delivree d'une pucelle"*. L'isolement de la mère justifie que l'auteur s'attarde sur le sujet.

De même, l'accouchement de Priande qui meurt en mettant au monde Passelion tandis qu'Estonné son époux est assassiné, est l'occasion d'un développement dramatique et nourri (l. IV, p. 157-ss). Quand vient le *jour naturel d'effanter*, le travail dure un jour et une

nuit, puis le *fruit* s'apaise et la mère s'endort. Elle a alors un rêve: elle se voit prise *du mal d'enffanter* au milieu d'une forêt. Seul son mari peut l'aider, il construit une *foeillie entour elle affin que les secretes besoingnes de la dame aucunement fussent absconsees*<sup>10</sup>. Il va s'asseoir près d'une fontaine et elle le voit assassiner. Après ce rêve, le *second martyre lui survint* et elle se met à crier d'attraper l'assassin. Les femmes la prennent dans leurs bras *adfin que la nourreture n'eust cause de perir pour celle noise*. Pourtant *l'enffant qui estoit en elle fort et bien nourry fut tant demené par les cris de sa mere qu'il s'en flonna*. Car les *dames a ce presentes ouyrent et recorderent depuis comment l'enffant estant aincoires ou ventre de sa mere, desirant d'en yssir, jecta deux cris non point piteux, ainçois signiffiant courroux pour sa longue demouree*. La mère dit alors qu'elle devine l'enfant désireux de venger son père. Prise par le *mal d'enffanter* elle hurle tellement que *les entrailles de son ventre s'en surlevoient*. Et *l'enffant vigoureux se commença a esmouvoir en son ventre pour ce qu'il estoit fourmené oultre son vouloir; et tant que la voye naturele ne lui souffy, ains rompy par destresse le dextre cousté de la dame a qui incontinent l'ame party hors du corps*. Et *l'enffant tumba tantost et s'estendy a force quant il se trouva au large*. La *saige dame* qui le reçoit est fort étonnée. Elle *le despuilla de la chemise dont nature l'avoit enveloppé*. Il porte à la main droite une arbalète et à la gauche une flèche<sup>11</sup> qui annoncent sa vocation vengeresse. Cette naissance, certainement inspirée par celle d'Athéna qui, adulte et casquée, naquit du crâne de son père en jetant un cri de guerre, est suffisamment merveilleuse pour être racontée à trois reprises dans le roman ( par le narrateur, par un chevalier, et par le Tor) et pour servir à nouveau de modèle dans le livre VI (l'épouse d'Olofer aura un rêve prémonitoire qui lui annoncera le trépas de son époux, elle mourra en donnant naissance à une fille). Paradoxalement, c'est dans ce récit de la naissance fabuleuse d'un fils posthume<sup>12</sup> que l'on peut relever quelques détails précis, absents dans l'évocation d'accouchements de toute évidence plus proches de la réalité. Il est par exemple question de la *chemise* que la sage femme ôte à l'enfant, c'est-à-dire du placenta. La longueur et les étapes du travail, le ventre déformé, les craintes des *matrosnes*, soucieuses à la fois de l'enfant et de la mère, sont mentionnés.

Des premières heures de Passelion ne sont retenus que quelques éléments: une *saige dame* prend en charge l'enfant, lui donne les premiers soins. Dans cet univers féminin d'où l'homme est exclu<sup>13</sup>, la coutume règle tout: *l'enffant fut appareillié et couchié ainsy qu'il estoit de coutume* (l. IV, p. 161)<sup>14</sup>. Cependant les premiers moments sont souvent critiques: l'enfant vivra-t-il ? Zéphir vient tirer Passelion par le *grant ortail, de quoy la creature se troubla et le fery du piet* (l. IV, p. 194): il peut s'agir là d'un geste traditionnel pour tester la vitalité du nouveau-né, ou bien d'un de ces mouvements de la gymnastique néo-natale déjà pratiquée au Moyen Age. Ce sont là fort peu de renseignements: il est étonnant de ne rien trouver sur les bains qui étaient si fréquemment donnés aux nourrissons<sup>15</sup>.

En revanche, l'auteur est prolix quant il s'agit de décrire les rites d'intégration à la communauté et à l'histoire. Il revient à la mère d'en accomplir certains: ainsi, elle marque souvent l'enfant d'un signe pour qu'on ne le lui prenne pas et que son identité puisse toujours être prouvée<sup>16</sup>. Mais plus que tout c'est l'avenir de l'enfant qu'il s'agit de tenter de maîtriser. Il faut tout d'abord connaître la nativité de l'enfant : les étoiles sous lesquelles il est né déterminent son avenir. Comme Passelion l'expose à Morganette qui a eu un rêve dont elle cherche le sens, *"advenir convient ce qui est ordonné par les menistres du dieu de nature sur chascune personne. Toy en ta personne en as ta part selon ce que les constellacions ordonnerent a ton naistre (...). Les journées d'ores en avant sont toutes taillies qui te exposeront ton songe "* (l. V, f. 193)<sup>17</sup>. Le motif folklorique du repas des fées marraines dans le livre III est aussi lié au désir d'assurer au nouveau-né un avenir heureux<sup>18</sup>.

On prie aussi dans *Perceforest* les dieux, Mars, Vénus et Mercure d'accorder leurs dons aux nouveau-nés. La présentation au temple est décrite à la fin du livre I. *Perceforest* étant

une chronique de l'Angleterre pré-chrétienne, il ne saurait y être question de baptême. Cependant, l'auteur, qui a fondé son roman sur une conception partiellement cyclique du temps - le monde arthurien se trouvant annoncé dès les époques les plus reculées - a inventé des rites qui tiennent à la fois du christianisme et du paganisme (ou du moins de ce qu'il croyait être la religion romaine). Les enfants masculins nobles sont portés le neuvième jour après leur naissance au temple de Mercure et de Mars. La mère n'assiste pas à ces cérémonies de même qu'en général elle n'était pas présente au baptême. Les pères portent les fils, un long cortège suit. On prie le dieux d'accorder des dons, des sacrifices sont faits et les enfants reçoivent un nom, le plus souvent choisi par le père. Gadifer donne son nom à son fils aîné et demande au Tor et à Estonné, ses compagnons les plus proches, de nommer le second: il s'appellera Nestor<sup>19</sup>. Les enfants de Perceforest sont appelés Betidès<sup>20</sup> et Betrine, ceux de Cassiel, Cassiel et Cassandre. Le nom et sa racine signalent l'appartenance à un lignage et la filiation au père. Les rites d'intégration ont en fait pour fonction de dégager l'enfant de la symbiose maternelle et de l'attirer vers la société et le monde des hommes.

### III. La *norreture*

Cependant, cet effacement maternel n'est que formel. C'est en effet aux mères et à leurs substituts, les nourrices que revient le soin de *norrir* l'enfant. *Norrir*, c'est-à-dire à la fois nourrir et éduquer, soigner et élever. La survie du nouveau-né dépend de la mère quand celle-ci l'allaita (ce qui était évidemment le cas le plus fréquent). Regardons le fils de Zelandine chercher le sein maternel: *l'enfant nouveau né tendoit le col amont comme s'il voulsist querre la tette sa mere* (l.III, t. 3, p. 210). Il arrive que des nourrices remplissent ce rôle, comme c'est le cas pour Passelion qui est orphelin<sup>21</sup>. Par la suite, la mère devra assurer la croissance de ses enfants. Retirée dans la forêt avec ses enfants la Reine Fée *mist merveilleuse entente a les norrir et accroistre car elle aida moult a nature par sa bonne nourreçon qu'elle mist es enfans par les bonnes viandes nourrisans qu'elle avoit apris a congnoistre par l'art de nigromancie et d'astronomie dont elle avoit apris tant qu'elle en scavoit a merveilles et fist tant que quant les .II. enfans vindrent en l'eaige de .XII. ans, ilz furent plus puissans et plus fors que ceulx qui en avoient .XVIII.* (l. II, f. 84v). La psychologie (la fierté de la mère qui constate la précocité de ses enfants) prend ici le relai du merveilleux.

Le sommeil et le vêtement donnent lieu à quelques détails, peu nombreux. Les enfants royaux sont vêtus de fourrures dès le plus jeune âge (l. I, f. 294 et l. II, f. 21v)<sup>22</sup>. Le nourrisson est placé dans un berceau. Passelion est *en un grant bers* (l. IV, p. 252) dans lequel il voyage. Il est retenu par un *chainct de soie* (p. 253). Il semble qu'il soit solidement attaché car Troilus peut soulever le berceau au dessus de son visage *entre ses deux bras (...): alors l'enfant tira a force ses bras hors de sa couverture et en acolla son oncle* (l. IV, p. 254)<sup>23</sup>.

Pendant ces premières années la mère est aussi éducatrice. Le fils d'Alexandre est *nourry* par Seville jusqu'à ce qu'il soit fait chevalier (l. IV, p. 54). La mère est souvent aidée par des nourrices. Deux demoiselles suivent Gadifer et Nestor *qui les aprenoient a aler, a parler* (l. II, f. 21). Cette fonction, qui dure jusqu'au mariage des filles et à l'adoubement des fils, n'est en fait guère évoquée. Ce que les mères inculquent aux fils n'est pas mentionné: dans la réalité, c'était à des hommes qu'incombait la tâche de former les garçons et l'auteur ne pouvait pas décrire une mère assumant ce rôle. Pourtant l'absence des pères et des substituts paternels (tel Gouvenal pour Tristan) laisse supposer logiquement que la femme a dans le roman dépossédé l'homme de cette fonction. En ce qui concerne les filles, le souci majeur des mères dans *Perceforest* est de les défendre contre les séducteurs: la Reine Fée protège les demoiselles dont elle a la garde des assiduités de leurs soupirants, Morgane et la mère de Gaudine tentent d'éloigner Passelion de leurs filles. Les mères

féeriques, possessives et proches de la sorcière ou de la *fee courcie*, deviennent alors des figures inquiétantes<sup>24</sup>.

Peu de détails sont donc donnés sur la *norreture*, excepté pour le jeune Passelion, qui, orphelin, a été confié à Morgane. Ce curieux personnage, né dans des conditions merveilleuses et destiné à venger son père, est le digne héritier des enfants des chansons de geste: il a le comportement désarmant du petit Elyas du *Chevalier au Cygne*, la faim insatiable de Guiot dans *La chanson de Guillaume*, l'impatience, l'intolérance et la violence des jeunes héros épiques<sup>25</sup>. Paradoxalement, c'est au sujet de Passelion, le nourrisson le plus extraordinaire du roman, que nous trouvons les détails les plus réalistes. Le bébé s'exprime par des mimiques: *il se detordy et fist une chiere hideuse selon son usaige* (l. IV, p. 199), il tend les bras pour qu'on le prenne (l. IV, p. 253). Heureux, il agite les jambes (l. IV, p. 255). Il fait *grant chiere aux chevaliers qui le congnoissoient* (l. IV, p. 265). Quand il manifeste précocément sa haine en levant le poing droit (l. IV, p. 267), le merveilleux vient non pas du geste, fréquent chez les nourrissons (au moment de la tétée par exemple), mais de sa signification. Les phases réelles de l'évolution de l'enfant sont mentionnées à son sujet avec simplement un décalage temporel et un grossissement épique. A quinze semaines, il ressemble à un enfant de deux ans (p. 252-253). A dix mois (l. IV, p. 267-70), il commence à marcher<sup>26</sup> et les hésitations des premiers pas sont bien vues: *il commença a aler; mais c'estoit en tenant sa nourrice par le doy*. Au même âge, il *encommençoit a parler et disoit pluseurs choses que on entendoit*. Il *se conduisoit selon ses parolles* (ce qui est beaucoup plus surprenant). L'auteur précise que *pour lors la coustume n'estoit point que un enffant parlast s'il n'avoit deux ans ou plus*<sup>27</sup>. Plus loin, alors que Passelion n'a pas encore de beaucoup dépassé ses dix mois, il cherche à ouvrir un coffre, en vain, et se met *a courrouchier; et disoit en son patois tant hault qu'il fut plainement entendu: "Laissez moy icy ens !"*: ces tentatives vaines et cette irritation impuissante sont bien celles d'un petit homme face aux objets conçus à la taille des adultes. Ces remarques "réalistes" ont la fonction paradoxale de préparer la vengeance terrible que le tout petit, précocément grandi, prendra de l'assassin de son père.

La tâche de Morgane à qui il a été confié n'est pas aisée. Passelion est un enfant terrible: il fait brûler un chat, giffle Benuic qui l'a dénoncé, met le feu au corps des nourrices endormies, coupe les oreilles des cochons pour les faire griller, chevauche un veau (ce qui provoque la mort d'un *vacher*) et engrosse toutes les filles de la maison. Le récit de ses "enfance", à la fois épique et burlesque<sup>28</sup>, joue sur les thèmes du corps, de la nourriture et du sexe. L'enfance n'est pas encore dégagée de l'animalité et ne peut que parodier les adultes: la course sur le dos des veaux est une dérision du tournoi. La nourrice tente de canaliser cette démesure, mais elle ne peut s'empêcher de rire, car le jeune enfant dit des *risees*, qui ne sont pas toujours dénuées de fondement.

Les mères et les nourrices assument ces rôles multiples au long des années, soutenues par un instinct et un amour présentés dans toute la violence de leur évidence et donnant souvent lieu à des développements proches du merveilleux ou du fantastique<sup>29</sup>. Au contraire les sentiments paternels sont à la fois plus délicats, plus tendres, et plus distants. Gadifer et Porrus voient pour la première fois leurs enfants: *sy tost que les peres veyrent les josnes creatures qu'ilz avoient engendrees qui estoient sy beaux enfans que on ne povoit veoir plus beaux de leur aaige, il n'y eut celui qui ne larmoiast de leesse. Lors les baisierent et puis les firent reporter* (l. I, f. 283). Perceforest de même *receut (...) l'enfant entre ses bras moult doucement et voit que le josne enfant luy rioit*<sup>30</sup>. *Adont ne se peult tenir le pere qu'il ne le baisast et dist: "Ma chiere engendreüre, Dieu te doint bon eur !"* (l. I, f. 294 v). Pourtant les pères ne peuvent s'intéresser longuement aux enfants: ils sont émus, mais se hâtent de remettre les nourrissons dans les bras des femmes comme s'ils s'en trouvaient embarrassés. Et lorsque dans le livre II (f. 61), la reine présente à Perceforest son fils

préférée pour lui faire oublier un instant la mort d'Alexandre, le roi repousse l'enfant en disant: "*Se l'enfant avoit sens, il n'auroit talent de faire feste*".

Ainsi, tant que l'enfant n'a pas l'âge de raison, c'est à la mère que revient le soin de le *norrir*. Plus tard pourtant, il ne retiendra pas plus l'attention de son père. Certes Perceforest à la fin du livre II explique à son fils la nécessité de bien se marier: "*Chastoy de pere doit estre doucement receu d'enfans et fermement retenu, car nul n'est si desirant d'enseigner l'enfant que le père*". Mais dans le livre IV lorsque son fils Betidès s'éprend follement d'une Romaine, le roi regrette de n'avoir pas su le convaincre. Mis à part cet exemple, à aucun moment les pères de Perceforest ne semble participer à la formation de leurs enfants. Les mères quant à elles, même après le départ de leurs fils en aventure, continuent à exercer une protection distante: la Reine Fée a donné à Gadifer un anneau magique qui le protège des enchantements. Devenus adultes, les enfants n'échappent donc pas à leurs mères, d'autant que celles-ci sont le fondement de l'Histoire. Ce sont elles en effet qui veillent aux alliances, avec l'aide de Vénus et de son chapelain Zéphir. Ce sont elles aussi qui assurent la continuité de la mémoire: après la destruction de l'Angleterre par les Romains dans le livre IV, tous les chevaliers sont morts, seules les femmes conservent le souvenir du passé et de la brillante civilisation mise en place par Perceforest. Elles transmettront cet héritage aux jeunes gens de la nouvelle génération à qui incombera la restauration du pays. Ourseau, en quête de ses racines reconquiert une identité grâce à son aïeule, la Reine Fée. Les pères, simplement humains, meurent, les mères, proches des fées, perdurent et exercent une sorte de matriarcat sur l'Angleterre et l'Ecosse. Dans le livre VI, la Reine Fée se convertit au christianisme. Elle meurt quand est annoncée la venue du Christ, appelé "fils de la Vierge". A la mère païenne, fondatrice de race, succédera la Vierge. Grâce aux femmes et surtout aux demoiselles *faees*, qui accueillirent Alexandre et ses hommes, à leur désir d'enfanter et de donner naissance à des lignées prestigieuses, la civilisation a pu s'épanouir en Angleterre et ouvrir la voie au christianisme. Si dans Perceforest les enfants héritent du nom du père, si le lignage est pensé comme filiation masculine, si le roi édicte des codes, le véritable pouvoir, occulte, est celui des mères. Entre la barbarie masculine qui régnait avant l'arrivée d'Alexandre et la christianisation, Perceforest invente une gynécocratie bienveillante dans le secret des forêts merveilleuses.

<sup>1</sup> Voir G. Roussineau, p. XIV de son introduction à l'édition du livre IV, Paris Genève, Droz, 1987. Les références qui seront données sont celles des éditions partielles du roman: J. H. M. Taylor, Genève, Droz, T.L.F. , 1979, donne le début du livre premier; G. Roussineau a édité le livre III (Paris Genève, Droz, T.L.F., t. 1, 1988, t. 2, 1991, t. 3, 1993) ainsi que le livre IV (Paris Genève, Droz, T.L.F., 1987, 2 volumes). Les autres références sont celles des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris, Fr. 345, pour la fin du livre I, Fr. 346 pour le livre II, Fr. 348, pour le livre V, et des manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal (copie de David Aubert) Fr. 3493 et 3494 pour le livre VI. On trouvera une analyse et une étude du roman dans J. Lods, Le Roman de Perceforest, Genève, Droz, 1951, et on pourra se référer aux articles de L. F. Flûtre, "Etudes sur Le Roman de Perceforest", Romania, 70, 1948-9, p. 474-ss; Romania, 71, 1950, p. 374-ss et 482-ss; Romania, 74, 1953, p. 44-ss; Romania, 88, 1967, p. 475-ss; Romania, 89, 1968, p. 355-ss; Romania, 90, 1969, p. 341-ss; Romania, 91, 1971, p. 189-ss. Ces articles analysent le roman en suivant en majeure partie l'édition de 1528 qui est proche des manuscrits. En cas de divergences, il est fait référence à ceux-ci.

<sup>2</sup> Dans les Bestiaires l'instinct maternel le plus extrême caractérise le Phénix et dans le Chevalier au Papagau c'est une licorne qui incarne la maternité exemplaire.

<sup>3</sup> Voir D. Desclais Berkvam Enfance et maternité dans la littérature française des XIIème et XIIIème siècles, Paris, Champion, 1981; D. Alexandre-Bidon et Monique Closson, L'enfant à l'ombre des cathédrales, Presses Universitaires de Lyon, 1985; S. Shahar, Childhood in the Middle Ages, London, New York, 1990. Perceforest ne peut nous fournir des indications que sur les enfants royaux ou pour le moins nobles. Les quelques *vilains* qui paraissent dans le roman n'intéressent pas suffisamment l'auteur pour qu'il évoque leur progéniture.

<sup>4</sup> Sur les fées séductrices, voir L. Harf-Lancner, Les fées au Moyen Age. Morgane et Mélusine. La naissance des fées, Paris, Champion, 1984. Si les fées dans Perceforest ont des enfants et se distinguent en cela du modèle morganien, elles ne peuvent pour autant être rapprochées de Mélusine: elles n'ont pas le sort funeste de la serpente.

<sup>5</sup> Sur l'image amoureuse du *mors* du fruit, voir notre article "Piramus et Tisbé au Moyen Age: le vert paradis des amours enfantines et la mort des amants", à paraître dans les Actes du Colloque Lectures d'Ovide, Reims, avril 1993. L'enfant, avant la naissance, est appelé *fruit* dans Perceforest.

<sup>6</sup> C'est là un des rares cas où l'homme prend l'initiative: les conséquences ne sont pas heureuses.

<sup>7</sup> Sur la coutume de se retirer "à la campagne" pour accoucher, voir D. Desclais Berkvam, *op. cit.*, p. 35-36.

<sup>8</sup> Sur les croyances relatives au sexe d'un enfant à naître, voir A. Paupert, Les fileuses et le clerc. Une étude des Evangiles des Quenouilles, Paris, Champion, p. 162-ss. Dans les Evangiles des Quenouilles, il est dit qu'une mère qui mange volontiers de la venaison aura un garçon.

<sup>9</sup> *Coutume estoit en icellui temps que gentil homme n'entroit en la chambre de sa femme puis qu'elle avoit enfanté jusques au .XV.<sup>e</sup> jours qu'elle avoit son enfant présenté au temple* (l. I, f. 283). Cette coutume est à rapprocher des relevailles quoiqu'il ne soit pas complètement interdit au mari de voir sa femme après l'accouchement. Le rite ancien est plus austère (on retrouve là une idée chère à l'auteur). Sur les relevailles, voir A. Paupert, *op. cit.*, 1990, p. 128 et D. Desclais Berkvam, *op. cit.*, p. 41-ss.

<sup>10</sup> Cette situation, qui était aussi celle de Seville, est un motif romanesque suffisamment répandu (on le trouve par exemple dans Guillaume d'Angleterre) pour qu'on puisse y lire l'expression d'une angoisse (angoisse de la mère privée de la communauté féminine, et surtout angoisse du père, en qui l'auteur se projette, face à une épreuve à laquelle il n'était pas préparé).

<sup>11</sup> Ces armes sont formées de *char nerveuse* (p. 160) et exprime le rêve médiéval d'une arme idéale parfaitement adaptée car faisant partie du corps. Une fois secs, ces objets devinrent durs et *ossy clers comme s'ilz estoient de fin ambre* (l. IV, p. 254). Ils sont certainement inspirés par le cordon ombilical.

<sup>12</sup> Dans le folklore européen, les enfants posthumes ont souvent la réputation d'avoir des pouvoirs merveilleux (voir N. Belmont, Les signes de la naissance, Paris, Plon, 1971, p. 211, n. 7).

<sup>13</sup> C'est bien entre femmes que tout ce passe: le chevalier qui plus loin raconte la naissance de Passelion tient son

information des *dames qui y estoient* (l. IV, p. 192).

<sup>14</sup> Passelion, après sa naissance est *couchié en la face* (p. 193), c'est-à-dire sur le ventre, ce qui n'est pas conforme à la majorité des représentations de nourrissons dans les miniatures. Il est possible qu'au Moyen Age comme au XXème siècle la façon de coucher les bébés aient changé régulièrement. Comme nous le

verrons plus loin, les jeunes enfants dans Perceforest ne semblent pas emmaillotés (il arrivait, quoique rarement, que les enfants soient laissés nus: voir S. Shahar, *op. cit.*, p. 86): il est donc possible de les placer sur le ventre, tandis que les enfants serrés dans les langes de la tradition iconographique devaient être posés sur le dos. Sur les coutumes, voir A. Paupert, *op. cit.*, p. 124-ss.

<sup>15</sup> Voir D. Alexandre-Bidon et M. Closson, *op. cit.*, p. 32-ss.

<sup>16</sup> Elles la protègent contre les changelins et assurent ainsi la pureté de la lignée. Le motif folklorique des changelins parle le plus souvent de fées qui donnent leurs enfants, fort laids, aux humaines auxquelles elles prennent leurs rejetons. Pour éviter cela, les enfants de la Reine Fée portent *un signe ront en la char* représentant un château car, explique le texte, *une femme qui avoit alors ung enfant qui ne lui plaisoit pas, elle le changoit a sa voisine secretement et mallicieusement* (l. VI, f. 340). Le motif est ici expliqué rationnellement par la crainte qu'inspirent les voisines malveillantes. Sur les marques faites par les mères à la naissance avec les pierres d'Israël, voir G. Roussineau, l. IV, note 727 / 99, p. 1179.

<sup>17</sup> De même Norgal dans le livre V au temple de Venus entend une voix répondre à ses questions: *ce qu'elle disoit moult melancolia Norgal a la responce qui lui enseignoit qu'il se feist renaistre en autres constellacions s'il vouloit venir a chief de ses requestes*.

<sup>18</sup> Voir L. Harf-Lancner, *op. cit.*, p. 27-ss et G. Roussineau, introduction à l'édition du t. 3 du livre III, *op. cit.*, p. XIII- XV.

<sup>19</sup> Son nom est formé par l'agglutination des noms des deux chevaliers.

<sup>20</sup> On reconnaît la racine "Betis" (Betis est l'ancien nom de Perceforest) et le suffixe grec -îdes "fils de".

<sup>21</sup> Il a un tel appétit qu'une seule nourrice ne suffit pas à le rassasier (l. IV, p. 252 et 253). Le texte nous invite à différencier deux types de nourrices: pour accompagner Passelion chez Morgue, on envoie *deux bonnes nourrices de lait avecquez une autre pour plusieurs neccessitez* (l. IV, p. 252). Plus loin, il est question des *meres au lait* (p. 255). Il y a donc trois *demoiselles* (p. 265) pour s'occuper du jeune enfant.

<sup>22</sup> Dans le livre II (f. 21 v) la fille de Gadifer, âgée de treize semaines, est nue sous une pelisse d'ermine. A aucun moment notre texte ne mentionne de langes. Il n'est pas exclu que l'enfant ait été laissé nu (ce qui pouvait en partie résoudre le problème des changes et de l'érythème fessier). Sur l'habitude d'envelopper les enfants dans les fourrures, voir D. Alexandre-Bidon et M. Closson, *op. cit.*, p. 106.

<sup>23</sup> Voir D. Alexandre-Bidon et M. Closson, *op. cit.*, p. 149-ss. Les berceaux servant pour les voyages et dotés d'un système empêchant les chutes sont bien attestés.

<sup>24</sup> Voir notre article "Les fées dans Perceforest", à paraître dans les Actes du Colloque "Les fées au Moyen Age", Lille, septembre 1993.

<sup>25</sup> Voir J. Lods, "Le thème de l'enfance dans l'épopée française", Cahiers de Civilisation Médiévale, 1960, III, p. 58-62.

<sup>26</sup> S'il arrive que des enfants marchent à six mois, on considère que cet apprentissage se fait entre un an et un an et demi.

<sup>27</sup> Au moment même où l'auteur semble indiquer une différence entre l'époque du récit et celle de la narration, il souligne que rien n'a changé (il n'est pas vraisemblable qu'au XIV<sup>ème</sup> siècle les enfants aient parlé avant deux ans). Soucieux de souligner le décalage temporel qui fonde sa chronique, il indique en fait que le rôle de la mère est atemporel.

<sup>28</sup> Voir C. Ferlampin-Acher, "Le Cheval dans Perceforest: réalisme, surnaturel et burlesque", dans Le cheval dans le monde médiéval, Senefiance 32, Aix-en-Provence, 1992, p. 232.

<sup>29</sup> Dans le livre I un fils de Darnant est poursuivi par la haine d'une mère dont il a violé la fille; dans le livre II, une femme du peuple sauvage défend vigoureusement sa fille contre Estonné. Dans le livre IV, Pedracus, adulte, n'a pas vu sa mère depuis qu'il avait un an. Lui ne la reconnaît pas, mais elle devine tout de suite son fils en lui: "*mes entrailles (...) aux vostres sont tant affines que la secrete amour naturelle ne se puet celler*" dit-elle (l. IV, p. 839). De même, la Reine Fée reconnaît son petit-fils Ourseau par *naturelle inclination*: (...) "*Haa, char de la char et*

*enfant de mon enfant, amour de grant mère ne se puet en moy plus celer, trop y a couvé"* (l. IV, p. 996). Les nourrices ne sont pas mues par un instinct aussi violent, mais elles sont toujours dévouées: celles qui accompagnent le jeune Passelion que l'on conduit chez Morgane se rafraîchissent à une fontaine pendant que l'enfant dort, mais, vigilantes, elles ne tardent pas à le rejoindre sur le chariot (l. IV, p. 265). Perceforest ne donne aucun exemple de mauvaise nourrice.

<sup>30</sup> L'enfant a quinze jours. Le détail est plus romanesque que réaliste.